

ce pèlerinage monarchique, en compagnie d'un autre agent secret, Grunstein ; il sollicita, dans l'audience dont il fut honoré, un renouvellement d'investiture de sa mission de diplomate *in partibus*.

On le rencontre, au retour, le 18 avril, à Berlin ; les journaux annoncent qu'il a reçu du tzar une mission diplomatique ; Talleyrand l'apprend à l'Empereur, en signalant sa présence à Venise ; Nesselrode en informe son père qui l'a interrogé là-dessus ; pour lui, il traverse tranquillement la péninsule ; son projet comporte une station à Rome, des négociations à Naples et une prompte rentrée à Vienne, où il s'installe, au moins provisoirement, à la fin de novembre de la même année. Mais le nord l'attirait comme le sol particulièrement propice au repos et aux ménagements que réclamait son état nerveux, si fortement ébranlé par ses émotions antérieures ; il l'entrevoyait comme un asile inviolable contre des suspicions toujours éveillées à ses dépens ¹⁸.

Il est à croire que dès lors le chevalier, quoique fort éloigné de sa ville natale et sous un ciel moins clément que celui de la Provence, suspendant ses pérégrinations par un long arrêt, trouva son compte dans la retraite et dans le silence. Il ne paraît pas avoir été tenté de reprendre une carrière qui avait mis au grand jour sa fidélité royaliste, mais après l'avoir moins enrichi qu'épuisé avait fini par lui coûter sa liberté et exposer sa vie. Son nom ne se rencontre plus nulle part ; sa présence demeure absolument ignorée jusqu'à la restauration de la branche aînée, pour laquelle il avait dépensé un si fidèle dévouement.

Le moment ne serait-il pas propice pour essayer de laver d'une lourde accusation, portée contre son honneur, ce serviteur désintéressé dont le courage n'aurait pas résisté, selon ses censeurs, à l'épreuve de la captivité, ni sa discrétion repoussé les suggestions de l'administration impériale ? Nous avons en effet trouvé sous la plume d'un de nos historiens contemporains les plus en renom, d'une érudition et d'une impartialité incontestables, M. Louis Madelin, un jugement des plus sévères prononcé en quelque sorte sans appel, reprochant à Vernègues d'avoir dénoncé l'organisation de l'espionnage du prétendant contre la République et l'Empire, et d'être devenu « entre les mains du terrible Desmarets un agent d'informations sur toutes choses ».